
Comment devient-on un bourreau ?

ENTRETIEN AVEC FRANÇOISE SIRONI, psychologue, psychothérapeute, expert près la Cour pénale internationale* (CPI) et cofondatrice du centre de soins Primo Levi pour les victimes de torture.

Françoise Sironi, comment la psychologue que vous êtes, spécialisée dans les soins aux victimes de torture, en est-elle venue à s'intéresser aux tortionnaires et plus précisément à leur formation ?

Je me suis rendue compte que toutes les victimes, d'où qu'elles venaient, parlaient de la même manière de leurs bourreaux et de ce qu'ils leur avaient fait subir. J'ai pris conscience que, même s'il existe des spécialités locales, les méthodes étaient peu ou prou les mêmes. Et, quand je parle de « méthodes », je fais tout autant référence aux diverses façons d'infliger une douleur physique, de martyriser les corps, qu'aux types de paroles prononcées par les tortionnaires quand ils torturent. À ces paroles, ces insultes, ces moqueries, à toutes ces humiliations qui longtemps après la torture vont poursuivre les victimes. Cela pouvait être lié à la perversion humaine qui inventerait partout les mêmes techniques pour faire mal. Mais me méfiant des « évidences », j'en suis venue à m'intéresser aux méthodes de formation des bourreaux.

Alors, comment devient-on tortionnaire ? Qui forme ? Je me suis fondée, entre autres sources, sur le témoignage filmé de bourreaux de la police politique grecque à l'époque de la dictature des colonels et qui reste toujours d'actualité quant aux processus psychologiques mobilisés pour « fabriquer » des tortionnaires. Je me suis aussi appuyée sur le manuel de formation à la torture destiné à entraîner des unités spéciales de l'armée, que m'a remis, voilà une dizaine d'années, au Népal, un militant des droits de l'homme. Ce document ressemblait étrangement au manuel d'interrogatoire « Kubark », que la *CIA* a rédigé pour ses agents, et qui a servi à former les bourreaux des dictatures sud-américaines dans la tristement célèbre École des

Amériques (*School of the Americas - SOA*)¹, à l'époque de la bipartition du monde Est-Ouest. J'ai également analysé les méthodes de torture et notamment le montage intentionnel et ciblé des tortures psychologiques appliquées à Guantánamo et élaborées avec la participation, hélas, de psychologues américains. Autre source, ce que Duch, qui a dirigé le camp S21 à l'époque des Khmers Rouges m'en a dit lors de l'expertise psychologique que j'ai effectuée à Phnom Penh, en 2008 et 2009, à la demande du tribunal spécial pour les Khmers Rouges. Et pour finir, sans vouloir être exhaustive, mes sources proviennent aussi d'anciens combattants russes envoyés en Afghanistan et en Tchétchénie que j'ai suivis en psychothérapie à Perm, en Russie, et de certains appelés français ayant fait leur service militaire en Algérie, et qui, des dizaines d'années après, restent marqués et rongés par le remords.

Ces sources sont donc principalement d'ordre clinique. Elles découlent des propos tenus par les patients victimes au sujet des tortures subies et des tortionnaires qui les administraient. Elles proviennent aussi des récits fournis par les ex-bourreaux sur leur initiation, leurs actions passées et tous les tabous transgressés. Et ce que les uns et les autres disent montre à quel point il y a une universalité et similitude, partout dans le monde, entre d'une part, les méthodes de tortures utilisées et d'autre part, les discours des patients victimes ou auteurs que j'ai pu traiter, pour rendre compte de ce qu'on leur a infligé ou de ce qu'ils ont fait.

Duch, par exemple, a formé ses interrogateurs (des adolescents) à la torture. Il raconte : « Il y avait la méthode "froide" et la méthode "chaude". » Il importait de savoir quand il fallait utiliser l'une ou l'autre. Il était devenu une sorte de théoricien de la torture et enseignait que « si tu fais telle ou telle chose, cela va avoir tel ou tel effet ».

Au début de vos recherches, aviez-vous des intuitions, des hypothèses dont vous avez cherché à valider la pertinence ?

Non, tout partait de la pratique clinique. La source, ce sont les patients, victimes ou auteurs. J'ai très vite été frappée par le fait que la majorité des victimes tenait le même langage. Il en allait de même pour les anciens tortionnaires, beaucoup moins nombreux à consulter ou à témoigner.

Et vous êtes arrivée à ce constat qu'on ne naît pas tortionnaire ?

On ne naît pas tortionnaire, on le devient.

Bien sûr, en tant que psychologue, je ne nie pas l'importance de la petite enfance chez tout le monde, y compris chez les bourreaux. Tout ce qui nous arrive nous influence, toutes ces mémoires affectives, sensorielles ou éducatives, tout reste gravé en nous, de manière consciente ou inconsciente, comme les pas sur le sable mouillé.

Mais, dans le cas de la torture, la petite enfance n'explique pas tout. Jamais.

Il n'est pas naturel de torturer. L'une des caractéristiques les plus élémentaires de l'être humain, c'est sa possibilité d'empathie, sa capacité à l'être, c'est-à-dire de développer en lui et d'exercer la capacité à penser les pensées des autres et à ressentir les affects des autres, mais sans pour autant perdre son propre centre de gravité. La torture, c'est la dés empathie.

Si j'emploie le mot « naturel », c'est pour m'inscrire en faux contre certaines théories qui voudraient que tout soit lié à la pulsion de mort présente en chacun d'entre nous ; des théories qui parlent de la banalité du mal en ce sens et du fait que tout le monde est capable de perpétrer ce genre d'horreurs. C'est inexact. Pour pouvoir torturer, il faut d'abord avoir été déshumanisé (par des humiliations, des maltraitements...) ou être rendu dés empathique par l'action, l'usage même de la torture, dans un contexte particulier (forte adhésion idéologique, besoin d'être aimé et considéré par ses chefs, besoin d'appartenir à un groupe...).

Je ne nie pas que des vrais sadiques ou pervers existent, mais ils sont relativement peu nombreux dans les systèmes tortionnaires. La Gestapo par exemple les écartait, la plupart du temps, les estimant incontrôlables. Torturer pour sa propre jouissance psychique n'a rien à voir avec les caractéristiques inhérentes à la criminalité politique : l'obéissance aux ordres, la soumission à l'autorité, la déshumanisation, la conviction idéologique.

Les traumatismes de l'enfant et du jeune adulte (maltraitements, abus sexuels, humiliations, etc.) peuvent être un terreau favorable que les systèmes tortionnaires savent utiliser. Ainsi, des femmes soldats de l'armée américaine qui ont fait subir des vexations sexuelles à des détenus irakiens avaient été victimes de viol pendant leur adolescence. Il semble même que l'exposition à un traumatisme psychique ait été l'un des critères favorisant leur recrutement. Avec l'idée sous-jacente que les traumatismes passés peuvent être un facilitateur pour galvaniser un esprit de vengeance et susciter ce que j'appelle des « émotions politiques », par déplacement.

Vous avez évoqué l'existence de « formations » pour les tortionnaires.

Comment cela se passe-t-il ?

Certains services secrets ont pu théoriser la formation de leurs interrogateurs. C'est le cas de la *CIA*. Il n'existe pas une « méthode » qui ferait autorité. Pourtant, quand vous écoutez d'anciens bourreaux ou que vous étudiez leurs témoignages, vous découvrez que ce sont toujours les mêmes types de processus qui ont été constitués pour les amener à faire ce qu'ils ont fait.

Tout a été mis en oeuvre pour déconstruire leur identité initiale. Plus que d'enseignement au sens strict du terme, il convient plutôt de parler d'initiation traumatique. Celle-ci est parfois systématisée en trois phases : valorisation de l'identité initiale,

brutale déconstruction de cette identité originelle et construction d'une nouvelle identité. Bien sûr, ceux qui racontent ne théorisent pas de cette façon ce qui leur est arrivé, mais c'est pourtant bien cela qui transparaît de la plupart des formations de tortionnaires un peu partout dans le monde. Ils sont soumis à un processus de désaffiliation et de réaffiliation à un nouveau groupe, celui des forces spéciales ou de sécurité. Ils sont rendus désempatiques.

La première étape est donc celle de la valorisation de l'identité des recrues ?

Oui. Concrètement, il s'agit surtout d'intenses exercices militaires, ce qui est sans surprise pour des hommes qui appartiennent le plus souvent aux forces de l'ordre ou qui sont destinés à les rejoindre.

Les recrues sont coupées du monde, quasiment au secret*. Il s'agit d'instaurer le plus tôt possible et avec la meilleure efficacité l'esprit de corps, la séparation, le clivage qui doit s'opérer entre le futur bourreau et sa famille, ses proches. Deux mondes qui plus tard devront coexister sans que l'un sache ce que fait l'autre.

Des petites unités sont constituées. Au départ, les exercices sont difficiles mais classiques : marches, gymnastique... Certains peuvent échouer, mais beaucoup parviennent à les réaliser. À ce stade, il s'agit de flatter leurs qualités de courage, de force, d'endurance et de résistance physique. Il s'agit aussi de leur laisser croire qu'ils ont été choisis parce qu'on les avait trouvés valeureux. C'est ce que montre l'exemple grec, décrit dans le film *Le Fils de ton voisin*². Il y a bien eu une sélection, mais on leur a menti. Pour les valoriser, on leur a dit qu'ils avaient été recrutés en raison de leur vaillance pendant leur service militaire. En réalité, ce qui comptait c'est qu'ils étaient des paysans, venus d'une région pauvre, ayant peu de chance de trouver du travail à l'issue de leur service et donc plus susceptibles que d'autres d'être intéressés par une formation spéciale proposée après leur obligations militaires.

Les instructeurs sont eux aussi très valorisés. Ils se montrent respectueux (les insultes viendront plus tard). Ils doivent devenir des références, des idéaux. Lors des exercices, ils sont les meilleurs, les plus courageux, les plus forts. Ils portent les paquetages les plus lourds, sans ciller.

Bien entendu, ce « relatif confort » n'a qu'un temps ?

Au bout de quelques semaines survient la deuxième phase. De manière brutale, totalement imprévisible et impensable. Il s'agit de mettre en scène un traumatisme, comme dans tous les rituels initiatiques, pour casser la personnalité et l'identité initiales. Le monde des recrues s'inverse.

Tout ce qui était prévisible devient imprévisible. Plus rien ne peut être anticipé. Les instructeurs qui étaient plutôt respectueux traitent les recrues d'imbéciles, de

« merdes ». Ils parlent fort, ils hurlent, ils sont violents, ils invectivent. Personne n'est épargné. Tous reçoivent des ordres illogiques. Ils avaient un emploi du temps. Ils n'en ont plus. On peut les amener à faire des marches forcées à n'importe quelle heure, les réveiller en pleine nuit pour les faire sortir malgré le froid, la pluie ou l'épuisement. On les dégrade, on les humilie, sous prétexte de les endurcir... En fait, on détruit leur identité, pour les rendre totalement perméables aux ordres et aux contenus idéologiques à inculquer. On leur apprend, en actes et sans rhétorique, que penser ne sert à rien. Penser ne peut qu'induire de la confusion, des doutes. Cela ramollit l'ardeur combattante ou militante.

Leurs objets personnels sont détruits ou font l'objet de railleries. Les photos des petites amies ou de la famille (témoins des attachements préalables) sont déchirées, jetées aux toilettes. La disparition de leur monde d'avant est mise en scène. J'ai employé le mot de « déculturation » pour qualifier ce procédé par lequel on cherche à couper une personne de son (ou de ses) groupe(s) d'appartenance. Ses références culturelles, religieuses, civilisationnelles sont systématiquement méprisées. Tout ce qui est familial, tout ce qui est important à ses yeux, est traité avec le plus grand mépris. Un traumatisme profond est ainsi « fabriqué », causé par l'imprévisibilité et le comportement paradoxal des instructeurs qui deviennent incompréhensibles et humiliants.

Les recrues subissent parfois de réelles violences physiques et sexuelles, très proches de la torture. Cela peut aller jusqu'à l'amputation d'un doigt chez les enfants soldats ou jusqu'au viol pour les recrues féminines. Ils accumulent de la violence. La seule chose qui ne change pas, c'est qu'ils restent constamment ensemble.

La plupart d'entre eux ne réagissent pas, ne se révoltent pas. Ils sont sous le coup de la surprise. Pourtant, à ce stade (quand l'initiation est pensée par étapes), ils restent libres de partir à tout moment. On le leur dit. Certains partent..., mais très peu d'entre eux... Ceux qui sont restés et qui ont témoigné racontent qu'après plusieurs semaines à obéir sans discuter, à faire des choses aussi absurdes que creuser des trous pour les reboucher ou astiquer des parquets avec une brosse à dents, la grande majorité d'entre eux refuse de quitter le groupe des recrues. Ils craignent de passer pour des imbéciles, à l'extérieur du groupe, s'ils racontent ce qu'ils ont accepté de faire. Ils redoutent plus encore de passer pour des lâches, des dégonflés, auprès de leurs camarades. Il y en a toujours deux ou trois autres qui partent, mais guère plus.

Pendant cette deuxième phase, celle de la rupture avec leur identité singulière initiale, ils sont formés à obéir à n'importe quel ordre, aussi insensé soit-il. Plus tard, ils seront capables de tout. Non pas parce qu'ils seront devenus sadiques, mais parce qu'ils auront pris l'habitude et même le goût d'obéir sans discuter. Sans penser, surtout. Obéir pour ne pas penser. Parce que penser ne sert à rien. C'est cela, la destruction de l'identité singulière.

Les instructeurs pensent qu'avoir subi des violences au cours de la formation favorise la capacité d'en infliger soi-même ?

Effectivement. Comme des enfants maltraités qui, lorsqu'ils ne surmontent pas ce qu'ils ont subi, reproduisent ce qui leur est arrivé. Cela va même plus loin. Lorsqu'ils seront en face de leur victime, ils penseront : « Tu n'es pas capable de supporter la douleur. Moi je l'ai fait, moi j'ai tenu bon. » Avoir connu la souffrance ne les rend pas compatissants. Bien au contraire. Ils sont convaincus d'être forts. D'être supérieurs à ceux qui ne savent pas endurer.

Pendant toute cette phase, c'est l'humiliation qui est primordiale.

Les instructeurs savent très bien ce qui est susceptible de faire mal. Ils savent jouer sur ce qui est blessant pour tout un chacun (tout ce qui, de près ou de loin, touche à la sexualité, notamment), mais sont aussi très habiles pour découvrir les fêlures individuelles que nous recelons tous. Quand elle est utilisée de manière délibérée, l'humiliation, qu'elle soit physique ou mentale, va laisser des traces, des blessures, qui le moment venu se transformeront en opérateurs de violences et en émotions politiques. Dans la formation des tortionnaires, ce passage obligé est crucial parce qu'il permet de créer un désir de vengeance, de revanche qui, paradoxalement, n'aura pas pour cible les auteurs effectifs du traumatisme. Sans doute parce qu'à ce stade, le seul groupe auquel ils croient pouvoir encore appartenir, c'est celui de leurs compagnons de déshumanisation.

C'est sur ce marquage traumatique que viendra se greffer un contenu idéologique – de droite, de gauche, de terrorisme, de fanatisme religieux, peu importe – qui donnera corps au sentiment d'appartenance à ce nouveau groupe au sein duquel et pour lequel on va vous demander de travailler.

Arrive alors la troisième phase, la construction d'un homme nouveau.

La construction d'une nouvelle identité. Elle va se fonder tout à la fois sur l'idéologie, le passage à l'acte, l'obéissance, la peur et l'esprit de corps.

Les contenus idéologiques ne surviennent que tout à la fin de la formation et, selon moi, c'est le facteur qui a le moins d'importance. C'est un ferment utile, mais somme toute secondaire par rapport aux autres.

L'idéologie permet de considérer l'autre comme un inférieur.

Toute mon expérience clinique me montre que torturer n'a rien d'évident et qu'il faut faire croire aux tortionnaires qu'ils ont des « raisons » de se livrer à cette pratique. Ces dernières sont généralement fournies par un prêt-à-penser idéologique quelconque :

le racisme, la xénophobie, la haine (de classe ou autre), la vengeance... Il s'agit de fabriquer un ennemi, un « autre » différent de nous. Dans une salle de torture, le bourreau officie au nom d'une appartenance collective qui peut être politique ou religieuse. Cette affiliation doit être vécue comme profonde, totalement intériorisée, pour qu'il parvienne à commettre de tels actes.

Dans toutes les idéologies totalitaires, on apprend à penser l'autre comme non humain, comme radicalement différent, comme un ennemi dont il faut avoir peur et qu'il convient d'éradiquer. Si le tortionnaire recommençait à voir cet autre comme un humain, il courrait le risque de se réhumaniser, de sortir de la « dés empathie ».

En réalité, ce sont deux parties de soi qui cohabitent chez un tortionnaire : le bourreau qui détruit les corps et les âmes et l'individu « normal », « bon père de famille » comme on dit. C'est le clivage qui lui permet de vivre avec ce qu'il fait. Une sorte de mécanisme d'adaptation. Mais, si certains y arrivent mieux que d'autres, ce n'est jamais simple. Cela se paye plus tard.

Difficile de raconter à votre conjoint ce que vous avez fait dans la journée.

Effectivement. Un tortionnaire ne se confie pas à ses proches, même s'il est particulièrement convaincu de la justesse de sa cause. Seuls les plus extrémistes sont capables de revendiquer de tels actes. Et même alors, ils ne se qualifient jamais de bourreaux, mais de « chefs de la sécurité » ou d'« agents de tel ou tel service de sécurité ». Quant à raconter le détail de ce qu'ils font, il n'en est bien sûr jamais question.

Mais il faut bien qu'il y ait eu une « première fois ».

Et c'est sans doute là que tout se joue. D'où le recours à ce type de formation. Les instructeurs le savent bien puisque la sortie de cette initiation, de type traumatique, humiliante, débouche sur la construction d'une identité nouvelle, formatée. L'une des premières choses qu'ils demanderont aux recrues, pour sceller l'affiliation, c'est de tuer ou de torturer quelqu'un. Parce qu'alors, ils savent bien qu'il n'y aura plus de retour en arrière possible.

Ce passage à l'acte signe l'aboutissement du processus de déshumanisation subi par le tortionnaire qui se met hors du monde commun par cette suprême transgression consistant à donner la mort ou à infliger la souffrance.

Dans un contexte de guerre, c'est la contrainte de l'action qui fait office d'initiation à la mort donnée et à la transgression. « Soit je te tue, soit tu me tues. » La peur, l'angoisse, est toujours présente. L'usage de toxiques (alcool, drogues puissantes) avant les combats et les massacres y trouve son explication. Ils désinhibent, lèvent les interdits et les tabous culturels. La haine se « fabrique » en situation, par exemple le jour où un ami, un frère d'armes, meurt à côté de vous. Cinq minutes plus tôt,

il était là et maintenant, vous êtes le survivant avec toute la culpabilité que cela engendre. Et la logique de la vengeance conduit la plupart d'entre eux, appelés ou militaires de carrière, à aller jusqu'à ratisser des villages, jusqu'à torturer au nom du mort. Ce processus psychique, qui se met en place extrêmement rapidement, est le plus souvent inconscient et difficilement contrôlable par la volonté propre.

Nous n'avons pas encore abordé le sujet de l'obéissance.

C'est une notion fondamentale. Indissolublement liée au dressage, au besoin d'obéir, à la peur de désobéir, au besoin de reconnaissance. Liée également à l'idéalisation de ceux qui sont investis comme des maîtres, capables de réparer les blessures du passé, qu'elles relèvent de facteurs individuels ou collectifs.

Que dire de la peur de ce qui peut vous arriver si vous refusez de torturer ?

La peur des conséquences, oui. Mais aussi la peur du jugement des pairs en cas de refus. C'est là que l'esprit de corps joue à plein. Que vont-ils penser, les autres, mes camarades, si je refuse ? Que va penser mon chef ? Lui que j'ai besoin d'admirer et d'idéaliser ? Et même dans les cas où cette idéalisation des supérieurs n'existe guère, il subsiste la peur liée au refus d'obéissance, une des fautes considérées comme les plus impardonnables dans toute structure de type militaire.

Il y a beaucoup de perversité dans l'obéissance. Elle induit des comportements qui sembleraient impossibles. C'est un moteur bien plus puissant que l'idéologie parce qu'en réalité, on n'obéit pas seulement à ses chefs, mais aussi à tout un groupe, à son unité, à ses camarades, au rôle de tourmenteur qu'on a intériorisé. J'en veux pour preuve le fait que bien peu de personnes ont recours à la torture lorsqu'elles sont seules. Ce n'est pas une question de manque de courage – si j'ose employer ce mot –, mais la manifestation de la puissance de l'effet de groupe capable de faire taire la conscience. « Que vont dire les autres si je ne suis pas capable de le faire ? De faire aussi bien qu'eux ? J'ai besoin d'eux comme ils ont besoin de moi. » Le moi individuel n'existe plus. Toute défection est vécue comme une trahison et entraîne une forte culpabilité.

La création d'un esprit de corps apparaît alors comme l'un des buts des épreuves de valorisation-humiliation que nous avons évoquées ?

Cette notion d'esprit de corps est tellement fondamentale que les formations organisées pour les tortionnaires s'effectuent toujours en groupe. Des groupes de 10 à 15 personnes. Ni plus, ni moins. Au-delà ou en deçà, des phénomènes de résistance, de protestation, voire de désobéissance peuvent apparaître. C'est la taille optimale

pour que l'effet joue à plein, pour que le regard des autres soit le plus prégnant, pour qu'il soit difficile de marquer son désaccord ou de dire qu'on n'est pas capable.

En matière d'obéissance, une autre question importante est celle de la place que vous accordez au donneur d'ordres, au respect que vous lui accordez. Et, au-delà de lui, à toute la chaîne de commandement.

D'une façon générale, dans la grande majorité des groupes humains de par le monde, le conditionnement à l'obéissance tient une place importante dans l'éducation des enfants et dans la transmission de la culture. Leur permettre d'interroger les raisons qui motivent les ordres reçus n'est pas très répandu au sein des sociétés. Par contre, la peur de dire « non » l'est. Dès lors, il est facile de comprendre qu'il y a des bourreaux partout sur la planète et que le plus grand nombre d'entre eux se recrutent parmi ceux qui pratiquent le culte du chef ou qui considèrent qu'un bon serviteur de l'ordre (qu'il soit politique ou religieux) ne discute pas ceux qu'il reçoit.

Cette situation s'exacerbe dans l'armée et la police où l'obéissance et la fidélité à son unité ou au corps tout entier sont élevées au rang de vertus cardinales. Parce qu'ils ont des fonctions très particulières au sein de l'État, parce qu'ils ont le droit de porter des armes (et bien souvent de s'en servir), parce qu'ils sont fréquemment confrontés à la peur ou à l'hostilité des populations, ou encore parce que dans certaines situations leur survie peut dépendre de leur aptitude à se soutenir mutuellement, militaires et policiers se vivent comme appartenant à des groupes assez fermés et dans bien des cas autorisés à s'affranchir des règles communes ou à commettre de multiples transgressions au nom de la défense du bien commun, de la société, voire même de la civilisation. C'est comme si dans ces institutions, bien des conditions étaient réunies pour favoriser le non-respect des droits de l'homme.

Pourtant des exemples ont montré que, même dans l'armée, il est possible de refuser la torture, sans encourir de risques personnels excessifs.

Bien sûr. Mais cela dépend où. En fait l'ampleur du risque encouru provient souvent d'une construction *a posteriori*. En situation, le tortionnaire est généralement convaincu du bien-fondé de ce qu'il fait, tant il réussit à extirper le doute jusqu'à la racine (mais pas toujours). Mais ensuite, après son arrestation ou lors de son procès, ou même simplement le matin en se rasant, il dit et se persuade – quand il a des doutes et donc que le clivage dont nous avons parlé plus haut n'est pas assez fonctionnel – qu'il a obéi aux ordres et qu'il ne pouvait pas agir autrement. Dans les faits, ceux qui obéissent sont bien plus nombreux que ceux qui désobéissent. Les formations et le formatage des consciences sont donc assez efficaces.

Et qu'en est-il sur le long terme ? Est-ce que les anciens tortionnaires oublient ? Éprouvent-ils des remords ?

Il n'y a pas de généralité. La nature humaine est diverse. La plupart du temps, ils ne parlent pas de ce qu'ils ont fait. Et peut-être à cause de ce silence, nombre d'entre eux vont mal et développent des maladies psychosomatiques. Le corps dit ce que le silence tait. Certes, il n'y a pas de statistiques sur le sujet, mais je sais que souvent ils souffrent de problèmes cardiaques, de troubles gastro-intestinaux, de maux de tête, d'alcoolisme et autres affections chroniques. Ils ont mal, mal dedans. Des maux qui ressemblent à ceux de leurs victimes. Certains deviennent hypocondriaques. Ils sont persuadés d'avoir une maladie grave qui va les emporter. Faut-il y voir une idée de punition sous-jacente ? Ce n'est pas rien d'avoir pris la vie de quelqu'un.

Certains sont remplis de remords, remplis de ces morts. Ils dorment très mal, font des cauchemars, se réveillent la nuit en sueur, en sursaut. Ils voient les visages, toujours les yeux, entendent les cris... Les relations avec leurs conjoints ou leurs enfants sont difficiles, violentes, plus souvent qu'à l'ordinaire. On ne revient pas toujours indemne d'avoir torturé.

Duch éprouvait des remords, mais pas de culpabilité au sens occidental du terme. Il a reconnu la majorité des chefs d'accusation lors de son procès. Pourquoi pas tous, d'autant plus que ce qu'il a refusé d'avouer n'était pas plus grave que le reste ? Par honte. Sans doute faut-il y voir l'expression d'un retour à l'humanité. Comme si admettre la totalité des crimes revenait à admettre une totale inhumanité.

Les bourreaux restent-ils des humains ?

Pour torturer, le tortionnaire doit se mettre dans un état de dés empathie. Se dés-humaniser pour pouvoir déshumaniser ses victimes. « Éteignez vos cœurs » était une devise des Khmers Rouges. Mais, nous l'avons vu, le bourreau n'est pas né monstre et s'il se comporte comme tel, cela ne survient qu'à l'issue d'un processus spécifique. Lui refuser son humanité reviendrait à le traiter comme il a traité ses victimes. Le penser comme un humain, sans aucunement nier sa responsabilité, nous impose de chercher la genèse, l'archéologie de cette déshumanisation. Et renforce de ce fait notre capacité à la combattre.

Entretien réalisé par Jean-Étienne de Linares et Olivia Moulin le 3 mai 2012

[1] Voir ACAT, Rapport 2013, *Un monde tortionnaire*, « Former les tortionnaires : l'École des Amériques », par Marjorie Cohn, p. 243 - 252.

[2] Documentaire de Peterson et Stephenson sur la formation des tortionnaires à l'époque des colonels en Grèce, 1982.